

XYZ. La revue de la nouvelle

La mère-à-Louis

Judith Trickey



Numéro 34, été 1993

Colères!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3894ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trickey, J. (1993). La mère-à-Louis. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (34), 30–34.

LA-MÈRE-À-LOUIS

JUDITH TRICKEY

On m'a menti toute ma vie!!!

Des profondeurs du fauteuil émerge la voix aigrie, usée par le tabac. Ses mains potelées brodent une nappe, un mouchoir, des garnitures. Elle brode toujours autour des mêmes motifs. L'aiguille suit l'étroite ligne bleue, recouvre l'étoffe de fleurs parfaites, toutes identiques, tandis que l'esprit dérive, déroulant souvenirs et rancœurs. Elle s'appuie sur ses années de jeunesse pour juger le présent et la société. Pour certains, elle se nomme la-mère-à-Louis. Dans sa jeunesse, on l'appelait Violette, mais aujourd'hui, bien peu de gens songent à lui attribuer un nom de fleur. On se contente de lui en offrir, pour lui faire plaisir.

Elle est née enfant de la crise, dans une campagne éloignée de la ville, mais très proche de l'église. Sa mère s'occupait du bureau de poste, son père de la bouteille, comme son grand-père. Aujourd'hui, elle ne veut se souvenir que des soirées chaudes, au sein d'une vraie famille, visitée par les voisins porteurs de violons et de sucreries. Elle efface le père de sa mémoire et s'enroule dans les bras de sa mère. Violette a grandi au couvent, a été heureuse jusqu'à l'époque de son mariage. Devant elle s'ouvrait un horizon sans questions ni colère, qui la verrait mariée et mère d'une nombreuse famille. Elle suivit docilement la trace laissée par les générations précédentes.

Toutes les histoires ne semblent pas avoir de véritable début. Parfois, les événements se fondent si bien dans la suite des jours que la mémoire ne peut isoler le point tournant d'une vie. Pour certaines personnes, tout paraît simple: leur vie se divise en épisodes marqués par le bonheur ou l'infortune. La-mère-à-Louis a

imaginé des divisions précises, afin de mieux comprendre ce qui lui est arrivé. Elle sait ainsi qui aimer et qui rendre responsable de ses échecs.

— On m'a menti toute ma vie!!

C'est toujours ainsi qu'elle commence, par une accusation vague, armée de sa mémoire sélective qui transforme l'autre en objet de haine. Assise bien droite dans son fauteuil, elle refait toujours le même procès, avec les mêmes preuves.

Violette a perdu ses pétales pendant les années cinquante, les a troqués contre le double titre d'épouse et de mère. Nouvelle venue dans la grande ville, elle a découvert un monde nouveau, dans lequel le crédit permettait tous les rêves et tous les comforts. Sa vie s'est établie sur les trois emplois du mari, autour de trois garçons nés le plus rapidement possible. Elle ne leur refusait rien, se plaisait même à leur inventer des besoins, consommant tout ce que le marché pouvait offrir. La publicité de la télévision, les vendeurs ambulants lui offraient, bien plus que des produits, une identité. À ses yeux, la ville grouillait de tous les dangers, pleine de vides inconnus à la campagne. En achetant les objets du confort même, Violette croyait ériger un foyer, élever une famille.

— On m'a menti toute ma vie!!

De la cuisine émerge un visage aigri, marqué par les ravages d'une obsession, celle de trouver un coupable, puis de l'accabler. La-mère-à-Louis déverse sa colère sur tous les mensonges qui lui ont été servis. A l'évocation de certains souvenirs, sa main tremble, le verre de Cinzano s'écrase sur le sol. Sa voix rauque déroule la longue litanie de ses griefs. Ils ne changent jamais, dénoncent toujours les actes de l'autre, son mari. Il est difficile de comprendre quels sont ces mensonges, en quoi ils ont détruit la vie de Violette. La-mère-à-Louis compare le présent au passé, sa jeunesse dorée, ce qu'on lui a enlevé.

Dès le début, Violette a voulu se modeler sur l'image de sa mère, sans comprendre qu'autour d'elle, le monde changeait. Elle couvait ses fils, ne leur permettait pas de sortir de la cour. Ils devaient être les plus polis, les mieux habillés; elle se vantait de

laver leurs lacets de chaussures tous les soirs. Au fil des ans, elle s'est tissé un cocon imperméable. Violette se croyait à l'abri du monde extérieur. À trente ans, elle regrettait déjà l'époque plus pure de son enfance, celle des couvents et des jeunes bien élevés aux cheveux courts.

— On m'a menti toute ma vie!!

Son regard noir semble brûler à l'évocation de quelque souvenir obscur. La-mère-à-Louis se retire dans le silence de son petit appartement, fait dérouler la bobine de soixante années. Devant le mur blanc, elle allume un projecteur imaginaire et son corps se transforme en écran de cinéma. Les séquences se succèdent, toujours les mêmes. À chaque année qui passe, elles deviennent un peu plus sombres, plus écorchées sur l'écran qui s'agite. La-mère-à-Louis s'anime, semble puiser son énergie dans les cris, les accusations.

— C'est un monstre!! C'est un monstre!! me mentir toute ma vie!

Ils ont acheté une maison, se sont fait creuser une petite piscine. Maintenant, un roc de silence empêchait les époux de se voir. Ils se montraient calmes, tolérants: si lui avait une aventure, elle refusait de se l'admettre. Tandis que Paul, Louis et François portaient les cheveux longs, faisaient pousser du *pot* et buvaient, leur mère les harcelait à propos d'une tache sur leurs vêtements. Ils se sont rapidement taillé un autre monde, loin des cris étouffés et du silence porteur de menaces.

Après vingt années de mariage, le monde de Violette a été secoué: son mari a laissé tomber sur le sol quelques mots lourds de vieilles colères, puis il est parti. De cela la-mère-à-Louis ne parle jamais, préférant oublier. Elle a honte de ces quelques jours de drame, de ce statut de femme abandonnée. Puis il est revenu, sans rien ajouter. À partir de ce jour, Violette l'a détesté, voyant en son mari le responsable de ses malheurs. Elle ne lui a jamais demandé d'explications, car on ne peut pas prévoir les réponses de ceux qui ne parlent jamais. Peut-être Violette avait-elle peur de ce qu'elle pourrait apprendre et a préféré se fier aux apparences. Aujourd'hui,

elle n'hésite pas à modifier le passé: sa mémoire sélective lui fournit les bases de sa colère, toujours la même, si l'on en croit les apparences.

Les trois garçons partis de la maison, elle a trouvé un emploi dans un magasin à rayons. Après des années consacrées à l'entretien matériel de sa famille, elle a eu peur de la solitude, des longues journées ponctuées par l'arrivée d'un mari morose. Les époux vivaient ensemble, mais ne partageaient plus le même lit. Entre eux, les mots n'avaient plus le même sens. Un jour, Louis a épousé une femme ayant deux enfants, desquels naquit l'appellation la-mère-à-Louis. Même aujourd'hui, après des années, ils ne peuvent l'appeler autrement. Son image reste figée dans leur esprit, celle d'une femme qui a voulu jouer un vieux rôle, sans essayer de le modifier.

Il y a quelques années, un choc plus violent que le premier a déchiré la toile de fausse sécurité qu'elle avait mis un demi-siècle à tisser. Sans l'avertir, sans rien dire, cette fois, son mari n'est pas rentré un soir de Noël, la laissant seule. Dorénavant, même les apparences ne supportaient plus le monde de Violette et elle s'est écroulée avec lui. Elle hurlait devant le visage du vide, demandant des réponses pour la première fois.

— On m'a menti toute ma vie!! Je veux savoir pourquoi, pourquoi il ment?

Parti pour toujours, il ne risque plus de répondre. Jour après jour, elle dénonce ce qu'il lui a fait, dit, permis de croire. Quand, essoufflée, elle doit se taire un moment, il semble qu'elle perd pied et vacille, ne sachant plus où s'appuyer. Alors elle recommence, avec une voix qui passe de la tristesse à la colère. À ses yeux, le monde n'est plus solide, elle se retrouve seule à un âge qui devait lui apporter douceur et calme. Lorsqu'elle cesse de crier et regarde tomber son verre sur le sol, peut-être se pose-t-elle des questions, sur les raisons de son mariage, les obligations qu'on lui a inculquées dès l'enfance. Elle a permis à son mari de mentir, l'a approuvé par son silence, mais d'autres mensonges ont peut-être pavé le chemin, ceux de sa famille trompeusement parfaite, des

sœurs lui pétrissant l'esprit de ses devoirs, des bonheurs qui l'attendaient. Mais il est possible qu'elle n'y songe pas, satisfaite de regarder les éclats de verre sur le sol.

Ses fils lui ont trouvé un appartement. Dans son logis minuscule, la-mère-à-Louis a entassé le plus de meubles possible, afin de se rebâtir un univers. Elle travaille encore au magasin, rêve de devenir invalide afin de dépendre des garçons, peut-être retourner à la campagne. Assise dans son fauteuil, elle se plaint de ses mauvaises jambes, des journées de travail harassantes, du loyer qui monte. Installée devant la télévision, elle absorbe les images du monde, y voit la décadence et la pourriture des valeurs de sa jeunesse. Elle pleure devant un reportage sur les jeunes sans-abri, offre sa compassion à ceux dont l'apparence répond à ses exigences de respectabilité. Elle dénonce avec violence l'éducation moderne qui débauche les jeunes, tandis que les couvents de son enfance enseignaient tout ce qu'il était nécessaire de savoir, pas plus. Et tout le monde était heureux.

Si quelqu'un a la maladresse de mentionner son mari, la-mère-à-Louis entame le refrain des cris, des dénonciations. Gonflée de rancune, elle est la victime, ne voyant pas cet homme qui a vécu dans l'ombre, nécessaire uniquement pour son travail. Elle se barricade de préjugés, répond par un silence orageux à toute personne qui tente de détruire ses arguments précaires.

Perdue dans ses soixante ans, la-mère-à-Louis brode des nappes pour ceux qui en ont déjà, suit le fil bleu d'une existence obscure sur l'étoffe mince, tachée. Peut-être songe-t-elle à son nom d'autrefois?

XYZ